

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 32 (1964)
Heft: 5

Artikel: "Le livre blanc"
Autor: Morhien, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568312>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Le Livre blanc »

Editeur : Paul Morhien

En exergue :

« Nous publions cette œuvre parce que les talents y dépassent de beaucoup l'indécence et qu'il s'en dégage une sorte de morale qui empêche un honnête homme de la ranger au nombre des livres libertins. Nous l'avons reçue sans nom et sans adresse. »

Il m'est malheureusement impossible d'avoir une souvenance précise quant à l'époque à laquelle j'eus la grande joie de lire ce livre pour la première fois. Non plus je ne me rappelle les circonstances qui me permirent de le posséder.

Cependant, ce devait être aux environs des années 1930—35 — mais peut-être bien avant — qu'un de mes amis m'en fit cadeau.

Le livre est rare et peut-être maintenant très recherché. Mais peu de gens en connaissent l'existence. Il y est précisé :

« Cette édition, dont les illustrations sont gravées sur bois, est strictement réservée aux souscripteurs. Elle a été limitée à cinq cents exemplaires numérotés, savoir : vingt-cinq exemplaires sur vélin de Rives à la forme, numérotés de 1 à 25, accompagnés d'une suite d'illustrations sur vergé teinté du Japon; quatre cent soixante-quinze exemplaires sur vélin Johannot numérotés de 26 à 500. En outre, la passe de cinq pour cent a été marquée d'une étoile. Exemplaire 391. » (Malheureusement sans date d'impression).

Et, à titre de préface, ces lignes qui m'émurent au plus haut degré :

« Au plus loin que je remonte et même à l'âge où l'esprit n'influence pas encore les sens, je trouve des traces de mon amour des garçons. »

J'ai toujours aimé le sexe fort que je trouve légitime d'appeler le beau sexe. *Mes malheurs sont venus d'une société qui condamne le rare comme un crime et nous oblige à réformer nos penchants.* »

La sincérité et la vérité de ces quelques phrases m'apparurent comme irréfutables. Je les ai lues. Je les ai relues. Dans la simplicité de l'expression de la pensée de l'auteur, je trouvais ma propre vérité. Combien je lui en étais reconnaissant de me faire savoir que, comme moi, lui aussi, au plus loin qu'il remonte *« Ses malheurs, comme les miens sont venus d'une société qui condamne le rare comme un crime . . . »*

Chaque mot a sa valeur et, pour nous, combien précieuse !

Je tournai la page.

Mon cœur de jeune homme et ma peau, qui à cette époque-là, jamais ne sommeillait, furent de suite en état d'alerte :

S'étale, au dessus des quelques lignes de texte, un dessin très nu de jeune homme lascivement couché sur un lit dans une pose pudique, mais pourtant d'une impudicité totale.

Et au-dessous de cette image, le récit autobiographique commence :

« Trois circonstances décisives me reviennent à la mémoire . . . »

Puis continue, magnifique dans sa très simple nudité, tragique dans sa recherche fébrile, à travers tous les plaisirs, toutes les exaltations, de ce qui est *sa vérité*, de ce qui est *« rare »* dans sa nature et dont, une fois

trouvée, l'authenticité n'aura plus à être mise en doute, définitivement. Cette vérité sera longue à être acceptée et le doute demeurera au-delà du temps nécessaire.

Et l'auteur adolescent raconte les étapes de ses initiations à la vie, celles des découvertes qu'il faisait dans les profondeurs de sa nature complexe, de sa sensualité surprenante. Comme la plupart de nous, à son âge, il poursuivait dans chaque être de rencontre un autre lui-même.

Cruelles furent les déceptions successives, précieuses les expériences, désespérantes de néant les aventures, mais combien instructive la connaissance des variétés de l'espèce humaine.

De dégoût en dégoût, l'habituelle période mystique s'ouvrit. Illuminations . . . :

«Période divine — écrit-il. L'Eglise me berçait.»

Extases . . .

Mais une autre rencontre, encore emprisonnée sa chair jusqu'au jour, où, de nouveau, les chaînes se brisèrent dans un bruit tragique.

Et encore, et toujours, un renouveau de doute, d'angoisse précédant un espoir qui l'envahit :

«*Les amours normales ne me sont-elles pas interdites.*»?

Mais le destin qui veillait lui offrit une autre aventure. Cette pauvre nouvelle histoire vécue pourtant avec ferveur, oui, toute ferveur, se termina par un drame atroce. Nul n'en était responsable. L'être aimé vivait une vie double, dangereuse . . .

«Dans la chapelle, une femme priait auprès d'un dalle où le cadavre de mon ami était étendu.»

«Qu'il était calme, ce cher visage, que j'avais frappé.»

*

Il se résigne à une tentative de mariage, d'un mariage sans amour, dit-il, *car il ne faut pas duper une jeune fille.*

Echec — «Le Destin veillait encore . . .

Dernière tentative de fuite dans le mysticisme. Il frappe à la porte d'un monastère, suprême refuge :

«Le portier me fit conduire par un moine auprès duquel je marchai en silence sous les arcades. Comme je l'interrogeais sur l'heure des offices et qu'il me répondait, je tressaillis. *Je venais d'entendre une de ces voix qui, mieux que des figures ou des corps me renseignent sur l'âge et sur la beauté d'un jeune homme.*»

«Il baissa son capuchon. Son profil se découpait sur le mur. C'était celui d'Alfred, de H., de Rose, de Jeanne, de Dargelos, de «Pas de Chance», de Gustave et du valet de ferme.»

. . .

«J'arrivai sans force devant le cabinet de Don Z., le supérieur. L'accueil de Don Z. fut chaleureux. Il avait déjà une lettre de l'abbé X sur sa table. Il congédia le jeune moine. «Savez-vous», me dit-il, que notre maison manque de confort et que la règle est très dure ?»

«Mon père, répondis-je, j'ai des raisons de croire *que cette règle est encore trop douce pour moi.*» Je bornerai ma démarche à cette visite et je garderai toujours le souvenir de votre accueil.»

Oui, le monastère me chassait comme le reste. Il fallait donc partir, imiter ces Pères Blancs, qui se consacrent dans le désert et dont l'amour est un pieux suicide. Mais Dieu permet-il même qu'on le chérisse de la sorte ?

C'est égal, je partirai et je laisserai ce livre. *Si on le trouve, qu'on l'édite.* Peut-être aidera-t-il à comprendre qu'en m'exilant *je n'exile pas un monstre* mais un homme auquel la société ne permet pas de vivre *puisqu'elle considère comme une erreur un des mystérieux rouages du chef d'œuvre divin.*»

...
Un vice de la société fait un vice de ma droiture. Je me retire. En France ce vice ne mène pas au bain à cause de mœurs de Cambacérès et de la longévité du Code Napoléon.

Mais je n'accepte pas qu'on me tolère. Cela blesse mon amour de l'amour et de la liberté.»

Et c'est sur ce fier refus de soumission à une tolérance qui lui serait octroyée par la société que Jean Cocteau acheva ce qui peut être considéré comme sa confession de jeune homme.

*

Sans dissimulation, mais aussi sans provocation, il vécut donc selon sa vérité.

Il ne sacrifia pas au monde une parcelle de lui-même afin d'être toléré. Il n'accepta aucune compromission.

Il donna à sa vie une allure si fantasque et si naturelle à la fois, il fut si prodigue de bontés, de gentillesse et d'originalités, présentées avec tant d'esprit, que la société ne le toléra pas, bien au contraire ! Elle alla au-devant de lui, le sollicita, le pria, le combla et lui donna tous droits de cité.

Les très dignes et nobles membres de l'Académie française allèrent jusqu'à le convier à être des leurs.

Et c'est ainsi que Jean Cocteau obéit à l'injonction que lui fit Serge de Diaghilev, il y a maintenant un demi-siècle :

«Étonne - nous».

Cette anecdote, qui ne la connaît ?

Il étonna le monde, en effet, mais en évitant que le scandale suscité par ses créations artistiques ou son comportement, débordât sur sa vie personnelle d'une manière trop voyante.

Personne n'ignorait ses mœurs «rares» mais personne n'eut l'idée d'en faire des gorges chaudes. A l'égard de Cocteau, c'eût été considéré comme du dernier vulgaire. Et puis, ces mœurs-là, si Jean Cocteau ne s'en cacha pas, il sut les garder pour lui et en les entourant de soins précieux, il les préserva de la malignité publique.

Et c'est cela l'extraordinaire : l'équilibre qu'il réalisa, malgré toutes «ses difficultés d'être», entre sa vie publique et sa vie privée.

Il avait d'ailleurs écrit : «Un rigoureux équilibre est indispensable si l'on repousse l'équilibre conventionnel»¹).

Et encore : «Nous abritons un ange que nous choquons sans cesse. Nous devons être les gardiens de cet ange»²).

C'est grâce à l'observation de ces préceptes qu'il put vivre la vie qui lui était propre, sans apporter dans celle d'autrui aucune gêne. Son génie, il l'exprima dans le scandale, mais non point dans sa vie intime. Son fameux équilibre le protégea des malheureux débordements dans lesquels sombra le génial mais pauvre Oscar Wilde, par un besoin sadique de provocation de l'opinion publique dans le domaine de la vie privée.

*

Etonne - nous ! lui avait ordonné Serge de Diaghilev. Jean Cocteau s'exécute donc et mena le monde d'étonnement en étonnement. Et le monde étonné se scandalisa. De «Parade» à «Orphée», des «Enfants Terribles» à l'«Eternel Retour» etc. . . il ne cessa de surprendre.

Sa dernière surprise et son ultime scandale pourrait-on presque dire, fut l'enluminure exquise de cette modeste chapelle des pêcheurs de Villefranche-sur-Mer. La première fois que l'on pénètre dans cette toute petite église romane on est saisi d'étonnement et d'admiration. C'est d'une telle harmonie dans le dessin, d'une telle délicatesse dans les couleurs, d'un si parfait équilibre dans l'ensemble, que le premier coup d'œil vous laisse bouche bée . . .

Il faut marcher très lentement jusqu'à l'autel, *sans se retourner* et en ne cherchant à voir que ce qui se trouve à sa droite et devant soi, en haut et en bas. Puis faire le même trajet en sens inverse et de la même façon.

Ainsi, en prenant tout son temps, on pourra se rendre compte de la beauté de l'œuvre placée par Cocteau sous la protection de tous ses anges, eux-mêmes protégés par les soldats.

A n'en pas douter, la chapelle de Villefranche-sur-Mer est un chef d'œuvre et qui, aussi, fit scandale, probablement à cause des soldats qui ressemblent aux anges et des anges qui ressemblent aux soldats. Cependant, ni ceux-ci, ni ceux-là, ne semblent avoir été choqués par leur créateur !

On a même crié au sacrilège, sans se rappeler que Cocteau était profondément religieux et, partant, incapable d'illustrer l'histoire sainte de façon païenne.

*

Le jour de la réception de Jean Cocteau à l'Académie française, réception qui se déroula avec le faste traditionnel, les caméras de la télévision enregistrèrent parmi tant d'autres gestes d'hommages ce à quoi certainement Cocteau tenait le plus : l'accolade de Jean Marais donnée en toute joyeuse simplicité.

*

Le jour des funérailles de Jean Cocteau qui se déroulèrent dans l'intime chapelle inconnue de tous, sauf de lui, et qu'il affectionnait, les célébrités du monde artistique se pressaient.

Le lendemain, interviewé à la télévision, Jean Marais visiblement ennuyé et surtout désireux d'abréger au maximum «l'entretien» y mit fin par ces mots, dits avec une émotion contenue : «Je dois tout à Jean».

Ce n'est pas tout à fait exact, d'ailleurs, car Jean Marais doit beau-

coup à ses propres efforts, à son amour de tout ce qui est bien achevé, en bref, à sa haute conscience professionnelle.

Mais dans la mesure où un individu peut être redevable à un autre pour une intervention bénéfique dans son destin, il disait, certes, la vérité.

Encore fallait-il avoir le courage et la loyauté de la dire, cette vérité, et à la face du monde entier. Sans vantardise non plus.

*

Il me reste à souhaiter que, dans son testament littéraire, Jean Cocteau n'ait pas oublié son «Livre Blanc», et qu'il en ait demandé une réédition, cette fois non pas dans l'anonymat mais comportant une note de l'éditeur, révélant que l'auteur de l'édition publiée sous le manteau était Jean Cocteau.

S'il pouvait en être ainsi, espérons que l'édition serait à la portée de toutes les bourses, mais soignée comme on en trouve actuellement beaucoup. Le texte est précieux, il faut que la présentation le fasse sentir d'avance.

Alors les jeunes tourmentés trouveront dans l'œuvre de Cocteau la révélation de la «rareté» de certaines mœurs, mais non point de leur monstruosité, comme cherchent à le prouver les moralistes et les scientifiques, les sociologues et les religieux, qui se penchent avec tant de sollicitude à l'heure actuelle sur les problèmes de l'homosexualité et de la bisexualité.

Et pour certains «Psychologues amis», la lecture du Livre Blanc de Jean Cocteau pourrait être fort instructive et bénéfique. Elle les aiderait à regarder ces questions sous un autre angle que le leur, trop strictement subjectif. La connaissance de cet ouvrage leur éviterait sans doute de proclamer sentencieusement des choses totalement inexactes.

«Au plus loin que je remonte et même à l'âge où l'esprit n'influence pas encore les sens, je trouve des traces de mon amour pour les garçons.»

...

«Mes malheurs sont venus d'une société qui condamne le rare comme un crime.»
Le Livre Blanc. A.D.

1) cité dans l'ouvrage de Roger Lannes, page 10, Jean Cocteau, éditeur : Pierre Seghers, dans la collection «Poètes d'aujourd'hui». L'ouvrage est dédié à Jean Marais.

2) — idem — page 33.

Voyage entre deux portes

par R. Gérard

L'aventure a commencé dans le métro. Je débouchais sur le quai à la station Stalingrad, précipité contre les dos qui me précédaient par la course des pas qui me suivaient et par le bruit de ferraille annonçant l'arrivée d'une rame en gare.

Le portillon automatique se déclencha derrière moi, mais je ne sus pas s'il parvint au terme de son quart de cercle. J'étais arrêté par un re-